

FABIEN, JOËL ET THIBAUT DRIAT, JESSAINS (10) L'EXPÉRIENCE DU COLZA

Avec une année comme on vient encore de vivre, si différente des précédentes, il faut pouvoir s'adapter, vite. L'expérience est un plus. C'est bien le cas chez les Driat, ACistes de longue date. Le colza fait depuis longtemps parti de leur assolement. C'est pourquoi, nous les avons choisi comme « référents » de cette culture en ACS.

Des colzas issus des semis de 2020, récoltables, il y en avait peu en 2021. C'est pourtant dans une parcelle au potentiel honorable que je me trouve en cette matinée du 25 juin 2021, aux côtés de trois générations d'agriculteurs : Joël Driat, le doyen, Fabien le fils et Thibault le petit-fils. Certes, ce colza n'atteindra pas le rendement moyen que font ces agriculteurs habituellement, autour des 40 q/ha. Mais on apprendra plus tard, que la parcelle a tout de même sorti 30 q/ha.

On se connaît de longue date, TCS et la famille Driat. Régulièrement, nous avons fait état de leur expérience sur tel ou tel aspect de l'agriculture de

conservation des sols que Joël et Fabien Driat ont mis en place il y a une vingtaine d'années. C'est cette expérience que nous souhaitons mettre en avant encore une fois dans ce numéro, et plus particulièrement leur recul sur la culture du colza. Et cette saison, justement, un bon recul était nécessaire.

Anté précédent pois et accompagnement féverole et gesse

Chez les Driat, le colza est implanté en anté-précédent pois, selon une rotation blé/orge/pois/blé/colza. Les ACistes ont en effet observé, qu'ainsi positionné, le colza démarrait plus vite et était toujours plus vigou-

reux. Cette succession culturale, plaçant une orge devant un pois, permet aussi de semer, en dérobée de l'orge, un sarrasin qui aura le temps de faire son cycle. Ceci amène une deuxième récolte dans une année, une plante supplémentaire dans le système et un autre chiffre au résultat. On ne parle même pas du blé de pois, toujours profitable au blé ! Le colza est systématiquement associé à des plantes compagnes. Avec les années, le cocktail, d'abord un couvert Biomax les premières années, s'est affiné. Aujourd'hui, le colza est accompagné de deux plantes : la féverole, une espèce « passe-partout » et la gesse, à raison de deux tiers de gesse pour un tiers de féverole, l'ensemble étant semé à environ 50 kg/ha. « L'intérêt de la gesse, outre son appartenance à la famille des légumineuses, est, déjà, son fort pouvoir couvrant », explique F. Driat. C'est donc un atout pour aider au contrôle naturel des adventices. F. Driat met aussi en avant son impact sur les campagnols. Avec un fort recul en semis di-



Trois générations d'ACistes : de gauche à droite, Thibault, le petit-fils, Fabien le fils et Joël Driat, le père et grand-père, dans une des rares parcelles de colza de la région en juin 2021. L'automne 2020, avec ses attaques d'altises, a été sans pitié pour la majorité des semis. Beaucoup de parcelles ont dû être retournées, souvent au profit du tournesol. Sur la ferme des Driat, sur les 60 hectares initialement semés en colza, 30 ont néanmoins été conservés.

rect pour certaines parcelles et en milieu agricole ouvert comme on peut l'observer à certains endroits autour de Jessains, les campagnols peuvent poser problème. L'agriculteur a observé que les zones dans lesquelles il avait eu le plus de soucis de campagnols étaient celles sans gesse dans le couvert. Nous en avions déjà parlé dans un article publié dans le numéro 94 de TCS, paru en septembre/octobre 2017. On y relatait les propriétés neurotoxiques de la gesse, sans avoir, pour autant, l'appui de recherches scientifiques. Celles-ci n'apportent toujours pas de conclusions, mais nous avons, une nouvelle fois, un témoignage du terrain qui va dans



Fabien Driat est toujours épaulé par son père Joël et, de plus en plus, par son fils Thibault (bien qu'encore en études). Il gère deux entreprises :

- l'EARL Driat de 300 hectares groupés autour de la commune de Jessains, dans l'Aube, sur un rayon de 5 à 6 km mais au parcellaire très morcelé ;
- la SARL Driager, société de prestation de semis, notamment grâce au semoir T-Sem développé avec Techmagri.

En 2020, la Sarl a semé près de 2 000 hectares. Un peu de pulvérisation est également proposée en prestation.

La famille embauche un salarié agriculteur à mi-temps.

Sur la ferme, on retrouve des cultures classiques : une base toujours forte de blé (environ 40 %), des orges (hiver et printemps), du colza, du pois de printemps, des lentilles et de la féverole pour la semence de couverts en autoconsommation. La ferme a longtemps produit du tournesol qui a finalement été laissé de côté il y a trois ans, car compliqué à réussir en ACS. Fabien Driat a fait comme en colza et a cherché à améliorer la technique, sur une base d'usage du strip-tiller mais, contrairement au colza, la réussite du tournesol reste plus incertaine.



Le T-Sem est le semoir phare de l'activité de prestation de la SARL Driager. Fabien Driat le dit : « C'est d'abord l'ACS, puis ce semoir, qui nous ont permis d'en arriver là aujourd'hui. »

Côté sols, les terres se situent à cheval entre deux régions naturelles : le Barrois et la Champagne humide. De ce fait, elles sont particulièrement hétérogènes : des argilo-calcaires très superficielles aux grosses argiles, en passant par des limons battants et des terres blanches de vallée.



Voici une comparaison entre un colza associé et un colza seul sur la ferme des Driat, en octobre 2019. Le semis date du 26 août 2019, à 26 gr/m², au monograin, à écartement 50 cm. Le mélange de plantes compagnes, féverole et gesse, à 40 kg/ha, a été semé le même jour, mais en décalé, au strip-tiller. La culture est un mélange de variétés hybrides (Cadran, Féliciano et Attletick). Ce que montre cette comparaison, c'est la différence de niveau d'attaque entre les deux colzas par les altises. Le colza semé seul a mauvaise mine, tandis que le colza associé au duo féverole et gesse, est quasi indemne.

le sens d'un effet délétère de la plante sur les campagnols. L'ACiste nous offre une autre observation, qui renforce cet aspect. F. Driat avait oublié un sac de semences de gesse, bien caché dans un coin de hangar. Quand on dit « oublié », c'est un sac resté quand même sept à huit ans. En le découvrant, il s'attendait à le voir troué de toutes parts par les souris. Rien de cela : le sac était intact !

F. Driat apprécie cette légumineuse car elle est peu exigeante et pousse facilement dans de nombreuses situations – comme dans son exploitation – exception faite de la craie.

« Les trois tracteurs se suivent »

Le colza n'est pas implanté en semis direct pur. N'oublions pas qu'il suit une paille et qu'il faut donc gérer ce volume de résidus. Depuis les débuts du strip-till en France, les Driat sont des adeptes de cette technique. L'outil est une base de semoir à dents avec des disques ouvreurs et une chaîne pour refermer. Tout est en 6 m ou 12 rangs. Le strip-tiller est équipé d'une cuve de semoir ce qui permet, lors de son passage, de semer le mélange féverole et gesse à une profondeur plus importante (4-5 cm) que celle du colza. Ce dernier est alors semé avec le semoir monograine de l'exploitation, un Monosem, en rangs espacés de 50 cm et entre 25 et 30 grains/m². Entre les deux (passage du strip-tiller et semoir monograine), une herse étrille ou herse à paille Culti Mulch développée par Techmagri, en 12 m, fait son chemin. Celle-ci facilite le semis de la crucifère dans les résidus pailleux et perturbe les campagnols, s'ils sont présents. Si l'implantation de la culture se fait de manière ainsi décomposée, dans les faits, « les trois tracteurs se suivent », indique J. Driat, et cela, grâce à la technique du RTK. L'intégralité de cette implantation l'est depuis 2012. Quant à la date de semis, l'ap-

proche de F. Driat diffère de celle qu'on rencontre habituellement en AC. En vue d'obtenir de forts colzas à l'entrée de l'hiver, la tendance va plutôt à un semis précoce. C'est ce qu'a fait F. Driat durant plusieurs années. Mais 2020 est passé par là et, aujourd'hui, il préfère semer ses colzas après le 15 août, et donc revenir à une date plus « habituelle » pour le secteur. Il s'explique : « Je ne veux pas obtenir de trop gros colzas à l'automne, car il me semble que plus les tiges vont être grosses, plus les larves d'altises vont trouver le gîte et le couvert à leur goût. À l'automne dernier, les levées n'ont pas occasionné moins de dégâts (j'ai dû intervenir deux fois contre les adultes) mais il y avait moins de larves dans les pieds, contrairement aux années passées, où mes colzas à 1,5 kg à l'entrée de l'hiver, en comptaient un grand nombre. Ce que je pense surtout, c'est que les larves présentes dans les tiges jusqu'en mai-juin seront les générations d'adultes qui feront les dégâts à N+1. On les "élève" d'année en année. »

La question reste ouverte et les années prochaines corroboreront ou pas cette observation. Pour les semis 2021, F. Driat envisage même de semer au 1^{er} septembre. Il y a une deuxième raison pour que les colzas, sur la ferme de Jessains, ne soient pas semés précocement : l'apport de matières organiques exogènes (boues de station d'épuration, compost, fumier...), toujours réalisé avant le semis du colza.

À l'heure où nous bouclons ce numéro de TCS, nous apprenons que, cette fois, F. Driat a décidé de semer tous ses colzas tôt, vers la mi-août. Il faut dire que cet été 2021 aura été particulièrement ennuyeux avec des récoltes qui n'en finissaient plus. L'agriculteur croyant à une fin d'été et un mois de septembre secs, s'est donc décidé à semer ses colzas avant, profitant des ondées orageuses du mois d'août. Fin août, ceux-ci étaient tous levés !



Photo 1



Photo 2

Photo 1 : colza semé le 23 août 2019 et non pendant la première quinzaine d'août (photo prise fin novembre) . En voici les modalités : semis au monograine à 26 gr/m² avec passage de strip-tiller. 40 kg de mélange féverole et gesse ont été localisés. Désherbage au Novall 0.8 et Kerb, zéro insecticide, dose d'azote prévue de 120 kg/ha et potentiel « espéré et réalisable » de 45 q/ha (parcelle de limons profonds). Malheureusement et pour diverses raisons, les plus belles zones n'ont pas dépassé 30 q/ha. Photo 2 : colza semé à la même date, avec le même itinéraire, mais en sols plus superficiels. S'il y a eu quelques manques à la levée, les trous ont été comblés par la gesse, évitant le salissement.

Ces matières organiques exogènes apportent environ 30 unités d'azote. L'agriculteur complète la fertilisation azotée par une application de 140 unités en plein, au printemps (solution azotée 390 et sulfate d'ammoniaque). F. Driat aimant tester différentes approches (il installe souvent un témoin dans ses parcelles), il a bien tenté d'abaisser la dose totale d'azote minéral sur le colza. Après tout, la culture

est accompagnée de légumineuses ! « Le rendement n'a pas tant décroché que cela », indique-t-il, sans pour autant continuer dans ce sens. Il est assez facile de diminuer, voire d'écarter certains pesticides, mais il est plus compliqué, dans l'esprit, de le faire pour la fertilisation. Ajoutons aussi que le colza étant implanté à 50 cm d'inter-rang, cela permet de biner. En moyenne, une fois à l'automne, parfois en sortie d'hiver, le bi-

Des solutions alternatives en filière courte

Engrais Foliaires et solutions fertilisantes innovantes : Soufre élémentaire, Borat, Oligo-éléments, chélatés ou non

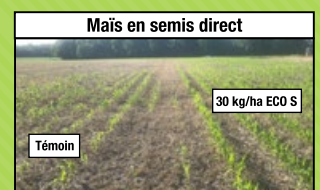


Une plante en bonne santé, c'est une plante bien alimentée

De nombreuses formulations pour l'agriculture biologique sont également proposées.



Pour tout conseil ou demande, vous pouvez nous contacter par mail pour un retour dans les meilleurs délais.
www.billeco.fr billeco74@gmail.com



Témoin

nage permet, en plus, de donner un petit coup de fouet à la culture pour son redémarrage printanier.

En résumé, un colza avec le maximum de chances de réussite, pour F. Driat, repose sur les éléments suivants :

- une bonne structure de sol (grâce au recul en ACS et à une sécurisation des 10-15 cm avec un strip tiller) ;

- à manger (à nouveau grâce au recul en ACS, aux apports réguliers de MO exogènes, ainsi qu'à l'accompagnement par d'autres plantes, tout en maintenant un certain niveau de fertilisation azotée) ;

- un semis plutôt fin août, pas trop dense, au monograin et avec préparation au strip-tiller (gestion des pailles, petit coup de fouet), à adapter, évidemment, aux conditions de l'année ;

- une association systématique avec des plantes compagnes, le duo féverole et gesse étant aujourd'hui une bonne référence sur l'exploitation. Pour autant, F. Driat a bien envie d'ajouter une troisième espèce, le fenugrec, espérant un effet répulsif de sa part. À l'instar des deux autres espèces, le fenugrec se détruira facilement par le gel ou par un passage d'outil.

Il convient de rajouter à ce descriptif, afin d'être le plus complet possible, le programme

herbicide moyen sur la culture : 0,8 l/ha de Novall puis 1,8 l de Kerb ou Kerb puis 0,25 l de Belkar, F. Driat estimant que le Kerb est « *un plus pour la rotation en général* ».

Maintenant, la donne change, car les Driat s'apprêtent à passer un nouveau cap dans leur évolution ACS. Ils envisagent, désormais, une conversion en agriculture biologique. « *Autant sur les postes insecticides et fongicides, nous nous sentons prêts – en 2018 nous avons, par exemple, déjà produit 40 q/ha de colza sans fongicides ni insecticides avant la problématique grosse altise – autant, nous pouvions craindre de nous passer d'herbicides, indique J. Driat. Mais avec notre façon de semer le colza, cette crainte a disparu.* »

Et maintenant... le bio

La conversion n'est pas encore entamée. Pourtant, elle a déjà commencé dans les faits. Même si F. et J. Driat pensent avoir les outils pour une production de colza en bio, ils savent que ce n'est pas gagné pour autant. Ils comptent donc en produire moins et ont déjà diminué la sole (sans parler des déboires des colzas de 2020-2021). « *Il y a toujours le risque altises. J'ai le sentiment que la pression va diminuer avec la baisse drastique des surfaces en colza depuis trois ans dans le secteur* », estime F. Driat.

Sans élevage (et ne souhaitant pas en introduire), ils ont commencé à semer des cultures fourragères : 12 hectares de trèfle violet porte-graines et 12 ha de luzerne en 2021, à doubler l'année prochaine. Ces deux cultures ont été semées derrière une paille. « *Notre idée, avec ces deux types de couvertures pluriannuelles, est de « nettoyer » les parcelles, ainsi que de « recharger » les profils en azote* », explique F. Driat. Ensuite, en bio, ils envisagent de semer les légumineuses en sur semis dans les céréales (semées avec 23 cm d'interrang). « *Si, en conventionnel, les légumineuses ont pour objectif de "nettoyer" les graminées grâce aux herbicides sélectifs, dans un contexte bio, les graminées seront limitées par l'absence de fertilisation azotée dans les cultures classiques et ces légumineuses devraient gérer les vivaces par le fauchage. Après, est-ce que je sèmerais mes céréales dans les couverts de légumineuses ? On verra si c'est compatible avec le bio.* »

Ils ont aussi songé à une autre astuce, là aussi sur le plan de la maîtrise des adventices. F. Driat en a déjà discuté avec Techmagri. Sur le semoir T-sem, il veut ajouter un système de sarclage, juste avant le coutre qui dépose les graines. L'agriculteur s'explique : « *L'idée serait de remplacer le disque ouvreuse par une dent de sarclage en se servant du support du disque et ainsi de faire d'une pierre deux coups : sarcler et semer. Pour la coupe de pré-fauche, l'objectif est de récolter les porte-graines en maturité homogène, ainsi que les éventuels méteils par la suite en bio. On peut aussi envisager de gagner une semaine comme on pré-fauche en vert, ce qui est important pour l'implantation d'une culture dérobée.* » Il sera intéressant de suivre ce type d'adaptation et d'en analyser les résultats.

Rendre les plantes plus fortes

La stratégie est aussi de rendre les plantes plus fortes, afin qu'elles résistent mieux aux ravageurs et autres pathogènes.



Une fois n'est pas coutume, les colzas à récolter en 2022 ont été semés plus tôt, vers le 15 août 2021. Fabien Driat a eu raison puisque fin août, ils étaient tous bien levés.

Ce n'est pas nouveau et F. Driat y travaille depuis déjà quelque temps. C'est ainsi qu'il s'est intéressé au potentiel redox et à la nature de l'eau qu'il utilise pour ses traitements, (formations délivrées par Olivier Husson).

Il nous explique : « *Une plante, lorsqu'elle fait face à n'importe quel stress, comme une attaque de ravageur, dépense plus d'énergie, s'oxyde et devient plus vulnérable aux pathogènes. Il faut l'aider à mieux résister.* » Pour cela, l'ACiste s'est déjà tourné vers les extraits fermentés de plantes, comme le « purin d'ortie » qu'il applique régulièrement en début de cycle, sur colza ou sur céréales. « *On agit alors sur un axe réduit ou "anti oxydant". L'ortie est en effet reconnue pour ses propriétés "fortifiantes"* » (re-lire, pour cela, notre dossier paru dans TCS 80 de novembre/décembre 2014). Ensuite, alors que la culture se rapproche de sa maturité, elle s'oxyde naturellement. Il change alors de tactique et il va alors appliquer, en répétition, une solution hyperoxydée. « *À l'image d'un fongicide qui crée une réaction de suroxydation dans la plante pour lutter contre les maladies, l'application d'une eau oxydée (600 à 900 MV) aura une action "désinfectante" de surface et non systémique.* » Convaincu, F. Driat a même investi dans le matériel et fabrique sa propre solution. C'est ainsi que les ACistes de Jessains espèrent pouvoir continuer à bien produire du colza, même en bio.

Cécile WALIGORA

Soil Capital

SE FAIRE RÉMUNÉRER LE CARBONE « STOCKÉ » DANS SES SOLS...

« *Depuis plusieurs années, j'ai entendu bien des promesses de rémunération pour récompenser les pratiques stockeuses de carbone et j'ai enfin trouvé une entreprise sérieuse qui a réussi à créer ce lien manquant entre les entreprises ou industriels désirant acheter des crédits et les agriculteurs* », argumente Fabien Driat. C'est ainsi qu'il a créé un partenariat avec Soil capital¹, pour non seulement rémunérer le carbone sur son exploitation, mais aussi offrir cette opportunité à d'autres agriculteurs stockeurs. Il souhaite également apporter les conseils, voire proposer la solution technique pour rendre une exploitation stockeuse qui ne le serait pas encore. « *Là aussi, alors que l'on constate que la grande majorité des émissions sont dans la fertilisation minérale, la démarche bio sera d'autant plus rémunératrice sur le marché du carbone* », estime-t-il.

(1) Plus d'informations sur l'entreprise Soil Capital sur : <http://agriculture-de-conservation.com/-SoilCapital-.html>

